

# JEAN-MARIE ET ELIZABETH EVEILLARD L'ART À DESSINS

Il est poitevin et gérant de capitaux internationaux, elle est bostonienne et banquière d'investissement. Ils vivent à New York et collectionnent les dessins du XVI<sup>e</sup> au premier quart du XX<sup>e</sup> siècle. En quarante-cinq ans, ils ont réuni un ensemble vertigineux et ne manqueraient pour rien au monde le Salon du palais Brongniart. Récit d'une passion toujours vécue à deux. Par **Antoine Michelland** Photos **Eva Sakellarides**



Jean-Marie et Elizabeth Eveillard dans leur salle à manger où, comme partout dans leur appartement, fleurissent aux murs les chefs-d'œuvre, protégés de la lumière du jour par les rideaux tirés. Dans la bibliothèque, une Vierge du Guerchin.

**P** assé l'élégant concierge et l'ascenseur privé, rien ne rappelle un immeuble de l'Upper East Side.

Mieux encore, le seuil de l'appartement franchi, le visiteur change de continent, d'époque, de repères. Le beau soleil d'hiver new-yorkais est étouffé vif par voilages et doubles rideaux de soie. Des murs semblent sortir des dessins. Par dizaines, par centaines. Armée immobile et amie que viennent admirer, inlassables, les maîtres des lieux. Ils quêtent un trait, une ombre, un de ces mouvements libres qui disent mieux que tout la spontanéité, le génie d'un artiste.

Betty et Jean-Marie Eveillard ont acheté leur première œuvre en 1973, un dessin préparatoire du fameux *Portrait de Madame X*, de Sargent, tableau qui fit scandale lors de sa présentation au Salon des artistes français, à Paris, en 1884. « J'avais un grand-oncle portraitiste, précise Betty. Lorsqu'il était jeune homme, à Boston, Sargent peignait les fresques murales de la bibliothèque de la ville. Le maître avait accepté de lui donner quelques cours et j'ai toujours eu cette histoire dans ma tête. » Et puis ce dessin signé du plus parisien des peintres américains se présente un peu comme un écho de l'histoire d'amour qui unit Betty et Jean-Marie. Elle, bostonienne, est la fille de John Mugar, président d'une chaîne de supermarchés, et d'Helen Gienandt,







Au milieu du mur du salon, le dessin préparatoire du *Portrait de Madame X*, de Sargent, toute première acquisition de la collection Eveillard, en 1973. Au-dessus, un Watteau. Dans la salle à manger, une femme par Klimt et une sculpture de Maillol.



passent entre le premier achat du couple et le deuxième. « Il fallait s'installer, élever nos filles et c'était beaucoup d'argent pour nous », reprend Betty. Le virus de l'art, cependant, les a bel et bien contaminés. « Le dessin présente un aspect de grande liberté, s'enthousiasme Jean-Marie. L'artiste laisse déborder son imagination, ne la canalise pas comme souvent dans les huiles, il cherche, expérimente, ose. Et puis, il est plus facile d'apprécier la qualité d'une œuvre de nos propres yeux. Les peintures comportent souvent des repeints, il est moins évident d'en déterminer la condition. » Le dessin, « il faut imaginer la forme, les couleurs, l'aboutissement à quoi songe l'artiste, complète Betty. Voir un dessin donne un grand plaisir et cela doit rester un plaisir, apporter une joie, une émotion immédiates. Nous cherchons la vie, l'étincelle. C'est comme cela que nous avons voulu collectionner. » Le deuxième achat du couple est un Fragonard, *La Coquette*, une merveille accrochée dans le salon, juste au-dessous du Sargent et emprunté par le Met le temps de son exposition, *Les Fragonard à New York*. « Dans une certaine mesure, la vie du collectionneur est une vie de regrets, sourit Jean-Marie. J'aime bien notre Seurat

engagée comme officier du corps des infirmières pendant la Seconde Guerre, quand John servait comme officier de Marine. « Ma mère adorait l'art, nous avions beaucoup de monographies et de catalogues à la maison et nous visitions les musées avec passion. J'avais pris des leçons de dessin. Mon frère, Martin, est peintre dans le New Hampshire. » Elizabeth se dirige plutôt vers la finance et intègre Harvard après le Smith College et une année passée à Genève. C'est à ce moment-là que s'installe à New York un jeune Français natif de Poitiers, diplômé d'HEC et lancé dans l'investissement. « J'occupais un studio repris à un Français, en bas de la ville, se souvient Jean-Marie. Tout le monde était gauchiste et hippy. Pas moi,

mais mes amis étaient tolérants. Je me rendais à une soirée, en 1969, et en sortant du métro, à Midtown, il pleuvait des cordes. J'ai hésité à poursuivre en regardant mes chaussures neuves et puis j'y suis allé quand même. Betty était là, nous nous sommes rencontrés comme ça. Et mariés trois ans plus tard. » Autant Betty a toujours baigné dans l'art, autant Jean-Marie vient d'une famille où cela ne comptait guère. « Mes quatre frères et moi sommes la première génération à ne pas travailler pour les chemins de fer. J'ai pris le virus de l'art et j'ai appris avec Betty. L'œil demande à être formé, le goût à être éduqué. Les nôtres sont proches mais si l'un des deux est hostile à l'égard d'un dessin, nous n'achetons pas. » Quinze années se

Betty et Jean-Marie vivent avec leur collection et la font vivre. Ici dans leur bibliothèque, elle avec un Bonnard, lui avec un Gainsborough. Entre eux, un pastel de Vuillard et un autre Gainsborough. Derrière Jean-Marie, une aquarelle de Prendergast. Betty décroche Judas rapportant les trente deniers, de Rembrandt.



mais nous en avons raté un ou deux qui me manquent. » Pour Schiele, le couple a attendu longtemps le dessin qui leur plaît et avec lequel il puisse vivre. « Nous sommes tombés en arrêt sur cette femme allongée mais vêtue, au Salon du dessin, en 2009, chez Jean-Luc Baroni, se souvient Betty. Nous avons foncé. Le dessin a été prêté voici peu pour l'exposition *Schiele-Basquiat*. L'année précédente, nous avons manqué un portrait de Jenny par Delacroix chez Artcurial. Une demi-heure après, nous le voyons au Salon du dessin et le marchand a accepté de nous le revendre, sans presque faire de bénéfices. » Chacun des 250 dessins de la collection, allant du XVI<sup>e</sup> au premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, a ainsi son his-

toire. L'une des plus étonnantes est celle du *Judas rapportant les trente deniers*, de Rembrandt. Un jeune conservateur de la Morgan Library, venu voir la collection Eveillard, reconnaît là un dessin préparatoire à une toile du maître, détenue par un particulier, à Londres. « Il a organisé toute une exposition à la Morgan Library, autour de notre *Judas*, avec la peinture correspondante », conclut Betty, aujourd'hui présidente du conseil d'administration de la Frick Collection.

Guido Reni, Tiepolo, Jordaens, Charles Mellin, Il Cavaliere d'Arpino, Lancret, Rigaud, Goya, Ingres, Greuze, Degas, Manet, Berthe Morisot, Mary Cassatt, Rodin, Cézanne, Nolde, Klimt, Matisse, Juan Gris, Picasso... La collection Eveillard est étourdissante, fruit d'une quête amoureuse aux quatre coins du monde, dans les grandes salles des ventes, les salons de prestige comme chez les galeristes les plus remarquables de Londres, Barcelone, Paris, New York. S'y ajoute parfois le plaisir supplémentaire d'une provenance

Une collection étourdissante, fruit d'une quête amoureuse aux quatre coins du monde.

ou d'un morceau d'histoire, comme pour ce Maure du Guerchin ayant appartenu à Talleyrand, ou cette tête de Danton, par David, achetée à New York: « Ici, ça ne leur dit rien. » Comme chaque année, le couple sera au Salon du dessin de Paris, Betty piaffant devant les portes une demi-heure avant l'ouverture pour être dans les premiers à entrer. « Je fais le tour, très vite, et puis je recommence, plus lentement. Je veux voir ce qui sort du mur. » ●

**Y ALLER Salon du dessin**, palais Brongniart, place de la Bourse, Paris II<sup>e</sup>, du 27 mars au 1<sup>er</sup> avril, de 12h à 20h, nocturne le jeudi 28 mars jusqu'à 22h. 39 galeristes du monde entier et deux expositions muséales.